

Identité latine – identité saxonne selon Angel Ganivet : *El idearium español* (1896)

Marie-Aline Barrachina



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/94>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2003

Pagination : 165-180

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Marie-Aline Barrachina, « Identité latine – identité saxonne selon Angel Ganivet : *El idearium español* (1896) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 66 | 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/94>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Identité latine – identité saxonne selon Angel Ganivet : *El idearium español* (1896)

Marie-Aline Barrachina

- 1 Au lendemain du premier janvier 1986, date de l'entrée officielle de l'Espagne dans la Communauté européenne¹, le rigoureux et respectable quotidien « *El País* » titrait : « *Ça y est, nous sommes européens* ». Il rendait compte ainsi avec humour d'un sentiment assez répandu dans l'opinion espagnole de l'époque : la satisfaction – enfin ! – d'une frustration séculaire liée à un complexe identitaire non moins séculaire.
- 2 C'est dans la longue histoire de cette frustration dont on peut aujourd'hui supposer – et espérer – qu'elle fait désormais partie du passé que s'inscrit le thème de cette communication.
- 3 Depuis la fin de ce qu'il est convenu d'appeler pour l'Espagne « l'Ancien Régime », la problématique de l'identité nationale espagnole se fonde sur une comparaison obsessionnelle avec l'Europe. À la suite de la chute de Napoléon I, et dans le grand mouvement d'émergence puis de consolidation des identités nationales qui traversera le XIX^e siècle, l'Espagne se situait mal d'emblée, avec son empire qui s'écroulait, emportant avec lui une part de ce qui avait fait jusque-là son identité. Aussi l'idéologie réactionnaire a-t-elle su rapidement récupérer à son profit une certaine idée de la nation espagnole liée à la tradition catholique et à la méfiance vis-à-vis de toute forme de modernisation venue d'Europe, considérée comme une menace pour l'intégrité nationale, puisque c'est d'elle qu'était venue la domination napoléonienne et qu'étaient issus les mouvements d'indépendance des colonies².
- 4 Du côté des plus progressistes, l'abandon de l'idée impériale et l'ouverture à l'Europe apparaissaient au contraire comme l'unique planche de salut, et dès le milieu du XIX^e siècle, c'est à l'aune d'une Europe synonyme de modernité que se mesura l'archaïsme des structures politiques, économiques et culturelles de l'Espagne. En d'autres termes, on peut affirmer que l'Espagne culturelle, politique et économique de la première moitié du

XIXe siècle avait comme référence unique, modèle ou contre-modèle, l'Europe de la Révolution Française.

- 5 La simplicité de l'alternative était à la mesure de la clarté du défi, et n'interrogeait que très schématiquement la nature d'une identité nationale espagnole qui ne faisait pas encore véritablement problème. Il n'en fut plus de même à la fin du XIXe siècle où la perte des derniers lambeaux de l'empire et le surgissement des nationalismes périphériques posèrent crûment, au-delà de la question des limites territoriales, la question de l'existence même d'une identité nationale.
- 6 La Restauration de 1875-1876, sous l'égide de son maître d'œuvre Antonio Cánovas del Castillo (1828-1897) avait tenté d'adapter un système monarchiste constitutionnel en vue d'instaurer un nouvel ordre libéral dans le pays. Mais ce système échoua à résoudre les contradictions et les retards accumulés. Dans les régions périphériques comme la Catalogne ou le Pays Basque, des mouvements nationalistes ou régionalistes surgirent comme alternative structurelle et idéologique susceptible de faire pièce à l'inertie de l'État central, otage d'une oligarchie jalouse de ses prérogatives :

« L'héritage mobilisateur des « nations romantiques » du XIXe siècle, *a pu écrire Pierre Vilar*, passe en Espagne aux nationalités renaissantes, aux dépens de l'identification entre « patrie » et « Etat »³.
- 7 C'est ainsi que la recherche d'un « renouveau » passe par les nationalismes alternatifs dans les régions périphériques, et c'est ainsi que, parmi les intellectuels attachés à une Espagne castillane qui fait problème, cette même recherche passe par le « *regeneracionismo* » et la quête d'une identité espagnole éparpillée dans les débris de l'ancien empire.
- 8 D'où la nécessité de faire appel à d'autres modèles ou contre-modèles de référence, — le regard sur l'autre n'est-il pas un regard sur un soi en construction ? Des oeuvres comme *En torno al casticismo* (1895) de Miguel de Unamuno, *El problema nacional* de Macías Picavea (1898), *El colectivismo agrario en España* (1898), de Joaquín Costa, *Hacia otra España* (1899), de Ramiro de Maeztú, *El Alma Castellana* (1900) de José Martínez Ruiz « Azorín », etc. s'inscrivent dans cette problématique. C'est dans cette problématique aussi que s'inscrit *El Idearium español* (1896) d'Angel Ganivet.
- 9 Les intellectuels espagnols « fin de siècle » tentent donc, avec plus ou moins de bonheur, de découvrir les composantes d'une identité nationale improbable. Joaquín Costa lance sans ambages un mot d'ordre provocateur : « *il faut désafricaniser l'Espagne* ». Pour ce « *régénérationniste* », le cœur du problème de l'Espagne est sa dualité d'identité. Déchirée entre son européisme (entendre son aspiration à la modernité et au progrès) et son « *africanité* », (entendre son archaïsme et son enlisement dans la tradition) l'Espagne doit trancher dans le vif et se tourner résolument vers l'Europe pour entreprendre sa reconstruction technique et économique sous la férule d'un « *chirurgien d'acier* » (certains ont voulu reconnaître ce « *chirurgien d'acier* » en la personne du Général Primo de Rivera).
- 10 Dans l'esprit de Joaquín Costa, comme dans l'esprit d'Unamuno quelques années plus tôt, et bien que ni l'un ni l'autre n'entende trahir de quelque façon que ce soit un sentiment national fortement exprimé, seul le modèle européen est porteur de progrès. Pour Costa, se défaire de la part négative qui entrave la nation reviendrait à retrouver les vraies valeurs nationales et populaires étouffées par des siècles d'oppression aristocratique. Pour Unamuno, aller vers la modernité et vers l'Europe reviendrait à retrouver la vocation première du peuple qui, par nature et par tradition, ne serait pas perméable aux mutations politiques superficielles de l'histoire.

- 11 Ces représentations de l'autre (l'Africain, l'Européen) qu'offrent Unamuno et Costa—représentations pour le moins schématiques et résolument mythiques— sont en fait les représentations d'un Soi morcelé, écartelé entre cultures et continents, plutôt que des représentations d'un autre irréductible par rapport auquel se définir. Costa et Unamuno définissent l'identité espagnole par rapport à elle-même, Europe et Afrique n'étant que les deux facettes —certes contradictoires— d'une même identité. C'est là une des perspectives du débat sur l'identité nationale qui agite la fin du XIXe siècle, perspective qui permet une analyse de la situation en termes de crise. Une autre perspective est celle dans laquelle se situe Angel Ganivet qui rédige son *Idearium español* en 1896, à Helsinki où il est consul.
- 12 Angel Ganivet (1865-1898) est un déclassé. Il est né en 1865 à Grenade, dans une famille de la moyenne bourgeoisie commerçante andalouse, mais plutôt que de reprendre l'affaire familiale, il préfère entreprendre des études de lettres, puis de droit. Au printemps de 1891 (il a 26 ans), alors qu'il se présente au concours ouvert pour la chaire de Grec de l'Université de Grenade, il se lie d'une amitié occasionnelle avec le jeune Miguel de Unamuno, plus âgé que lui d'un an, qui de son côté brigue la chaire de Grec de l'Université de Salamanque. Ce dernier est admis au concours, et l'on sait que dès lors le prestigieux penseur ne quittera plus l'Université de Salamanque que pour quelques exils au cours d'une longue carrière qui s'achève dramatiquement en octobre 1936⁴.
- 13 Angel Ganivet, de son côté, est moins heureux. Écarté de la chaire de Grec au profit de son rival José Alemany, il concourt l'année suivante pour un poste de vice-consul et restera désormais dans la carrière diplomatique jusqu'à sa mort prématurée en 1898 : il est d'abord vice-consul à Anvers, puis consul à Helsinki (1896, Finlande). Enfin, le consulat d'Helsinki ayant été supprimé, il est envoyé à Riga (Lettonie) en août 1898. C'est là qu'il se suicide, le 29 novembre 1898.
- 14 Angel Ganivet est l'auteur de plusieurs ouvrages⁵, en particulier deux romans, trois essais dont deux sous la forme épistolaire, un drame, et surtout ce fameux *Idearium español* sans lequel il serait tombé probablement dans l'oubli. En effet, Ganivet n'a eu que rarement l'occasion, pendant sa courte vie, de se faire connaître du grand public espagnol. Il vit dans cette forme d'exil plus ou moins volontaire qu'implique une carrière diplomatique peu brillante et qu'il n'a choisie que par défaut. Éloigné de son pays et de sa Grenade natale, il ne conserve le contact que par les chroniques qu'il envoie régulièrement à un journal local, *El Defensor de Granada*, dont il est correspondant dès 1892.
- 15 Son amitié renouée avec Miguel de Unamuno qu'il retrouve en 1896 grâce à l'intervention d'un ami commun, lui fournit l'occasion de reprendre une conversation interrompue en 1891 et de développer sa réflexion sur « l'avenir de l'Espagne » dans un moment particulièrement problématique de l'histoire de ce pays. Le consul et le professeur échangent tout d'abord une correspondance privée (1896-1898). Or, à quelques semaines, voire à quelques mois près, cette correspondance est contemporaine de la rédaction de *El Idearium español*, terminé à Helsinki en octobre 1896. Elle suit en outre de près la publication de février à juin 1895, par la revue mensuelle *La España Moderna*, des cinq essais de Miguel de Unamuno réunis plus tard (en 1902) sous le titre de *En torno al casticismo* (traduit en français par Marcel Bataillon en 1923 sous le titre : *l'Essence de l'Espagne*).
- 16 Tous les érudits et les spécialistes de cette époque s'accordent pour mettre en exergue la communauté de préoccupation qui réunit dans ces années fin de siècle le jeune

professeur et le jeune diplomate (ils ont tous deux une trentaine d'années). Cette préoccupation commune, — qui n'a pas grand-chose à voir avec une communauté de pensée— s'était concrétisée tout d'abord, nous l'avons vu, par la publication de ces deux essais, *l'Idearium* de Ganivet et *En torno al casticismo* d'Unamuno.

- 17 Le besoin urgent de contribuer à porter le débat contradictoire sur la place publique prit forme dans la foulée, avec cet échange de lettres ouvertes publiées entre le 12 juin et le 14 septembre 1898 dans le journal de prédilection de Ganivet, *El Defensor de Granada*. Cet échange sera d'ailleurs publié en 1912 sous le titre *El porvenir de España* (« *L'avenir de l'Espagne* »). Or, l'urgente nécessité de « penser l'Espagne » mobilisera la plupart des intellectuels et un courant important de la classe politique à la charnière du XIXe siècle et du XXe siècle. L'ensemble des membres de ce courant recevra bientôt (indûment selon les dernières analyses, mais c'est une autre question) le nom de « Génération de 98 », en référence à la date symbolique de la perte par l'Espagne de ses dernières colonies.
- 18 On vient de le voir, s'il faut établir un classement et décerner un titre de précurseur de leur génération, Ganivet n'apparaît pas vraiment comme « le premier ». De son côté, Unamuno, dont la modestie n'est certainement pas la qualité principale, a toujours tenu à rappeler que de tous les ouvrages contemporains traitant de la question nationale, son « *Essence de l'Espagne* » était effectivement le premier⁶. Pourtant, c'est Angel Ganivet qui est passé à la postérité comme le précurseur des « idées de la Génération de 98 », indûment assimilées à une réflexion nationaliste sur l'identité de l'Espagne, et cela pour essentiellement deux raisons.
- 19 Tout d'abord, notons que la pensée de Ganivet se fige à une date hautement symbolique. Le jeune diplomate s'est suicidé par noyade en se jetant avec obstination (il s'y est pris par deux fois) dans les eaux froides de la Dvina, à Riga où il venait de rejoindre son nouveau poste de consul. C'était le 29 novembre 1898 ; notre jeune diplomate avait 33 ans ; l'Espagne de la Restauration venait à peine de signer avec les Etats-unis un protocole de paix qui consacrait la ruine de la vieille puissance coloniale⁷. Bien que ce suicide, naturellement, ne soit pas lié à ces événements nationaux et internationaux, il n'en fallut pas davantage pour lui conférer plus tard la valeur symbolique à laquelle on vient de faire allusion. La sœur de Ganivet alla jusqu'à faire courir le bruit que son frère était mort le jour même de la signature du traité de Paris. Unamuno, entre autres, ne fut pas dupe.
- 20 La deuxième raison de la postérité de Ganivet comme « précurseur » de la « *Génération de 98* », c'est précisément qu'il avait disparu. Sa pensée n'étant plus —de ce fait— susceptible d'évoluer, cela autorisait en quelque sorte « l'instrumentalisation » de son oeuvre et de sa personne. José Luis Abellán, spécialiste de l'histoire culturelle de l'Espagne contemporaine écrit dans son introduction à la dernière édition de *l'Idearium español* :
- « *L'Idearium español* est devenu en quelques années, de par la volonté et la décision d'un groupe marquant d'intellectuels, le texte classique et fondateur du nationalisme espagnol. »⁸
- 21 De fait, le prestige de Ganivet naît *post mortem*, à partir de 1903, avec un éditorial de la revue *Helios* qui le définit comme « précurseur »⁹. L'année suivante, en 1904, des intellectuels de poids lui rendent un hommage qui aura une véritable répercussion publique¹⁰. Puis en 1912, Miguel de Unamuno donne son accord pour la publication de *El porvenir de España* (*L'avenir de l'Espagne*, titre donné pour publication à l'échange épistolaire de 1898). En 1921, enfin, a lieu un deuxième hommage largement couvert par les organes de presse libéraux les plus en vue (*El Sol* et *La Voz*).

- 22 La légende d'un Ganivet fondateur de « *l'esprit de la Génération de 98* » est désormais consolidée. Cette légende appartient encore à l'ensemble de ceux qui intellectuels et politiques se réclament de la « *Génération de 98* ». Cette légende n'a pas encore été confisquée au profit d'une certaine représentation de la « *Génération de 98* », une représentation étroitement nationaliste. Cela sera chose faite dès 1925, en pleine dictature de Primo de Rivera, lors des cérémonies très officielles de rapatriement de la dépouille du jeune consul mort à Riga, en terre étrangère. Ces cérémonies sont l'occasion de manifestations spectaculaires « *d'un nationalisme par lequel on prétendait donner une réponse définitive à la date fatidique de 1898* » écrit José Luis Abellán¹¹.
- 23 C'est donc davantage en raison du rôle qui lui a été attribué dans la construction du nationalisme espagnol qu'en raison de l'originalité de la pensée qu'il développe que l'œuvre d'Angel Ganivet, et tout spécialement *El Idearium Español* mérite que l'on s'y intéresse. Un rôle attribué par ses congénères, dès 1903 ; puis par les médias, à partir de 1921 ; enfin par l'Etat de Primo de Rivera, en 1925. Le futur président de la deuxième République espagnole, Manuel Azaña, ne s'y était pas trompé quand en 1925, – dans une critique écrite sous la dictature du Général Primo de Rivera, rappelons-le –, il s'était employé à montrer que *El Idearium* et son auteur étaient « instrumentalisés » par la dictature qui ne cherchait pas autre chose que des éléments théoriques de légitimation.
- 24 À ce moment-là, un représentant de poids de la fameuse « *Génération de 1898* », bien vivant, mais résolument libéral, est en exil. Il s'agit de Miguel de Unamuno. Et peu de temps auparavant, Ramiro de Maeztú, un autre représentant éminent de la même « *Génération de 98* », et qui deviendra dans les années de la deuxième République un des théoriciens de l'extrême droite espagnole, avait salué l'avènement de la dictature de Primo de Rivera comme le triomphe des idées de la « *Génération de 98* »¹².
- 25 C'est donc en tenant compte de tous ces paramètres, et avec réserve, qu'il faut aborder *l'Idearium español*. Instrumentalisé par la dictature de Primo de Rivera pour représenter la pensée de la « *Génération de 98* », *l'Idearium* ne représente pas à lui seul cette pensée, tant s'en faut. Un critique perfide a d'ailleurs pu écrire :
- « Par sa simple existence, la génération de 98 a rendu un grand service à Ganivet. Sans Ganivet, cette génération aurait existé de toute façon, et même privée de l'insigne valeur du précurseur andalou, son influence se serait étendue tout aussi loin. En revanche, sans elle, Ganivet serait à peine connu. Ce sont les écrivains de 98 qui l'ont rendu viable et l'ont mis dans le circuit. »¹³
- 26 Il n'en reste pas moins que *l'Idearium español* est un objet incontournable de l'histoire culturelle de la première moitié du XXe siècle. C'est un document clé de l'histoire de la construction du nationalisme espagnol tel qu'il s'est concrétisé au fil des années de la Restauration de la Monarchie en Espagne, c'est-à-dire entre 1876 et 1923, puis tel qu'il a culminé sous les deux dictatures du XXe siècle (la dictature militaire du Général Miguel Primo de Rivera, de 1923 à 1930 ; la dictature très particulière du Général Franco, de 1939 à 1975).
- 27 Nous avons vu plus haut que Joaquín Costa et Miguel de Unamuno définissaient l'identité espagnole par rapport à elle-même, ce qui autorisait l'analyse de la situation en termes de crise. Nous avons indiqué alors que la pensée d'Angel Ganivet était en décalage par rapport à ces conceptions. Ganivet pense en effet davantage en termes de décadence qu'en termes de crise, car, « accordant un rôle prépondérant aux rapports de forces entre les puissances, il est particulièrement préoccupé par le rang que l'Espagne doit tenir dans le monde », écrit Jacques Maurice¹⁴.

- 28 Aussi sa préoccupation première est-elle de retrouver les sources intrinsèques d'un orgueil national à réveiller, d'en assumer fièrement la gloire et les tares, et de faire contre mauvaise fortune bon cœur en faisant des échecs le point de départ d'un possible renouveau. Car pour Ganivet, la nation espagnole est un fait indubitable, qu'aucune comparaison ne suffit à définir, contrairement, peut-être, à ce que pourraient penser d'autres intellectuels de son époque. Pour en faire la preuve, il construit un certain nombre d'outils conceptuels qui, même s'ils nous paraissent fallacieux, lui permettent d'aller au bout de son raisonnement.
- 29 Ces outils (la « territorialité » et l'opposition « militaire-guerrier ») lui permettent de postuler l'irréductible différence entre les anglo-saxons et les hispaniques, différence qui prendrait sa forme tangible dans les destins coloniaux des deux grandes nations que sont l'Angleterre et l'Espagne, et sa forme symbolique dans la comparaison entre Don Quichotte et Robinson Crusoë. Dans cet esprit, *l'idearium* commence par revendiquer le stoïcisme et le catholicisme comme les éléments constitutifs incontournables de l'esprit espagnol, pour parvenir rapidement à une première conclusion d'où va découler toute la suite du son raisonnement : pour Ganivet, il existe indubitablement un esprit des peuples, et cet esprit des peuples trouve son noyau dans ce qu'il appelle la « territorialité » :
- Quand on étudie la structure psychologique d'un pays, il ne suffit pas d'en considérer le mécanisme externe, [...] il faut aller au plus profond et chercher dans la réalité même le noyau irréductible auquel adhèrent toutes les enveloppes qui transforment avec le temps la physionomie d'un pays. Et comme chaque fois que l'on approfondit, on tombe sur la seule chose qui soit pour nous immuable, la terre ; ce noyau c'est « l'esprit territorial » (A, p. 55-56)¹⁵
- 30 Partant de ce présupposé, Ganivet établit une typologie des nations selon leur appartenance territoriale. De la même façon qu'il y a des continents, des péninsules et des îles, écrit-il, il y aurait trois types de nations ou d'esprits nationaux : *l'esprit continental, l'esprit insulaire et l'esprit péninsulaire*. Dans tous les cas, c'est la lutte pour la survie qui serait le moteur de toutes les actions, mais la spécificité territoriale imprimerait à cette lutte un caractère particulier. La caractéristique des *peuples continentaux* serait la *résistance*, celle des *peuples péninsulaires*, *l'indépendance*, et celle des *peuples insulaires*, *l'agressivité*.
- 31 Selon Ganivet, le *peuple insulaire* sait que son *isolement* est sa meilleure protection ; il est indépendant par nature. En revanche, la *nation continentale* ne se fie pas à un sol qui ne lui garantit jamais assez la sécurité, aussi sait-elle *résister* et se maintenir, même sous domination étrangère. Le *peuple péninsulaire*, enfin, connaît bien le point faible de son territoire, par lequel ont pénétré tous les envahisseurs ;, mais comme son esprit de résistance n'a pas pu prendre forme, il se laisse envahir et lutte pour son *indépendance* sur son propre sol (A, p. 56-57)¹⁶.
- 32 Il n'est pas inintéressant de noter quels exemples fournit Ganivet à l'appui de sa construction. Selon lui, la nation insulaire typique serait *l'Angleterre*, agressive depuis qu'elle s'est constituée en nation. *La France* serait le pays qui représenterait le mieux les nations continentales. Ses frontières étant en permanence susceptibles de modifications, elle « exalte l'idée de patrie, plus efficace et plus résistante que l'idée d'indépendance pour maintenir la cohésion à tout moment » (A, p. 59). Enfin *l'Espagne* serait « la péninsule » par excellence, ouverte à toutes les invasions. Répondant à sa vocation territoriale, elle a donc montré son esprit d'indépendance tout au long de l'histoire.

- 33 Mais l'Espagne a aussi porté la guerre hors de son territoire, en flagrante contradiction avec sa vocation péninsulaire. Pourquoi ? Ganivet propose comme première hypothèse explicative de cette « *agressivité* » un contre-sens commis sur lui-même par le peuple espagnol : étant une péninsule, l'Espagne se serait prise pour une île, et aurait agi comme telle, allant ainsi, depuis le début des Temps Modernes, au-devant des pires déconvenues. Mais Ganivet envisage aussi une autre hypothèse qui a le mérite, selon lui, de résoudre la contradiction :
- « cet esprit d'agression existe, mais il n'a jamais été qu'un avatar de l'esprit d'indépendance, et il disparaîtra lentement avec les causes qui ont produit ces transformations » (A, p. 61).
- 34 La prépondérance castillane apparaissant aux régions périphériques comme une menace pour leur propre indépendance, ces dernières auraient, « *pour rester indépendantes en Espagne* » cherché des forces à l'extérieur, ce qui expliquerait le tempérament colonisateur du Portugal et de la Catalogne (*sic*). La représentation « *géologico-politique* » tripartite que propose Ganivet fait parts belles et égales aux trois grandes puissances d'un ancien régime depuis longtemps révolu ; mais ce faisant, il trace les contours de « *mentalités* » irréductibles les unes aux autres, qui constituent le fondement de destins nationaux fortement individualisés.
- 35 Ganivet franchit un second pas dans la caractérisation de l'esprit territorial péninsulaire spécifique de l'Espagne en affirmant une différence de nature entre *militaires et guerriers* (A, p. 64). Angel Ganivet considère que l'esprit guerrier, qui caractérise le péninsulaire et l'insulaire, est un esprit individualiste et spontané, réticent devant toute organisation de masse, rebelle et indiscipliné (A, p. 65). À l'opposé, l'esprit militaire caractériserait l'Europe continentale et serait susceptible de mobiliser de grandes masses (A, p. 73). La différence est si grande que l'Europe, dit Ganivet, n'a jamais su comprendre les conquistadors, quintessence du guerrier et antithèse du militaire (A, p. 66-67). Sur ce plan, esprit *insulaire* et esprit *péninsulaire* se retrouvent bientôt, et s'opposent nettement à l'esprit *continental*, qui d'ailleurs disparaît bientôt du champ du raisonnement. En dépit des différences intrinsèques liées à la territorialité, Ganivet perçoit en effet des parallélismes entre l'Espagne et l'Angleterre. L'insularité de l'une, la péninsularité de l'autre les vouent toutes deux à un tempérament plus guerrier que militaire, et leur garantissent un caractère national plus solidement établi.
- 36 Quand tout le monde augmente formidablement sa puissance militaire, seules deux nations sont réfractaires [...] et peut-être les deux nations qui peuvent voir l'avenir avec la plus grande sérénité sont-elles l'Espagne et l'Angleterre, parce que l'une trouve son plus ferme soutien dans son tempérament et dans l'isolement, et l'autre dans sa situation insulaire et dans ses forces navales (A, p. 71-72)
- 37 Mais ce parallélisme, loin de signifier une identité d'esprit, de tempérament et de destin, est au contraire la marque même de *l'altérité* sur laquelle se construisent deux identités antagoniques dont les différences *irréductibles* se concrétisent à travers leurs *modalités colonisatrices*.
- 38 Pour Ganivet, la première différence qui fonde l'antagonisme réside dans la différence des impulsions qui sont à l'origine des colonisations hispaniques et anglo-saxonnes. Les uns se lancent dans les conquêtes en raison d'une impulsion d'indépendance naturelle, et « *sans autre projet que de montrer la grandeur qui se cache dans leur apparente faiblesse* » (A, p. 67). Pour les autres, « *la colonisation est une affaire commerciale, quelque chose d'utile, de pratique, certes, mais de beaucoup moins noble* » (A, p. 66).

- 39 Il va sans dire que ces interprétations ne font pas le moindre cas de la réalité historique, et qu'elle n'ont pas d'autre but que de construire ou de reconstruire une image nationale d'autant plus gratifiante qu'elle situe la nation espagnole sur un pied d'égalité avec les nations anglo-saxonnes. Or, le débat intellectuel sur la comparaison entre les civilisations latine et anglo-saxonne bat son plein en Europe à cette époque, à la suite du traumatisme de 1870 :
- « Il semblait, écrit l'hispaniste nord-américaine Lili Litvak, qu'à partir de 1870 les pays nordiques avaient accaparé les avancées matérielles, industrielles, scientifiques, voire intellectuelles et artistiques ». ¹⁷
- 40 Lié à la problématique générale et européenne de la « *dégénérescence* »¹⁸ le débat donna lieu à nombre de publications sur la question, qui ne pouvaient pas ne pas interpeller Ganivet du fait de sa position de diplomate. La lecture de *l'Idearium espagnol* montre que Ganivet utilise les termes de cette problématique en substituant à la notion de « *race latine* » celle de « *race espagnole* » (B, p. 108), et que c'est précisément cette problématique fondée sur l'antagonisme, qui lui permet d'affirmer non seulement une « *égalité* » mais même une « *supériorité* » de la « *race espagnole* ». Certes, les apparences sont contre l'Espagne, reconnaît-il.
- 41 Les anciennes colonies anglaises, en l'occurrence les Etats-Unis d'Amérique, baignent dans la richesse et l'abondance. Leur puissance politique est telle qu'elles prétendent même exercer leur protection sur les autres régions de l'Amérique et intervenir dans les affaires européennes. Face à elles, les anciennes colonies espagnoles font piètre figure, avec leur pauvreté et leurs difficultés politiques et institutionnelles. (B, p. 107-108). Mais jusqu'à quel point les Etats Unis d'Amérique forment-ils une nation spécifique et reconnaissable entre toutes ? D'après Ganivet, l'Espagnol possède « *comme personne, un pouvoir de caractérisation* ».
- 42 Un sol foulé par nous reçoit aussitôt la marque de notre tempérament, et avec elle la force fondamentale pour la constitution d'un Etat : la territorialité. Dans un premier temps, le fait qu'un citoyen des Etats-Unis soit reconnu comme tel parce qu'il peut dire : je suis américain ou nord américain peut sembler être un signe de supériorité. Mais si on fait un peu attention, on constate que s'il emploie un nom générique qui désigne aussi des citoyens d'autres Etats, c'est parce qu'il n'a pas vraiment un nom propre [qui lui appartienne et le désigne sans confusion possible]. (B, p. 108)
- 43 En d'autres termes, les colonisations anglo-saxonnes ont produit des Etats qui vivent « *d'une vie artificielle importée d'Europe, et qui pourraient se développer et prospérer n'importe où* » (B, p. 109). Elles ont privilégié les biens matériels au détriment de l'idéal, à l'inverse de ce qui s'est produit dans les anciennes colonies espagnoles. En revanche, et en dépit des apparences, —puisque, contrairement aux Etats-Unis, les anciennes colonies espagnoles sont morcelées—, il existe une solide communauté de tempérament qui unit toutes les nations issues de cette même colonisation espagnole, une communauté qu'aucune décision institutionnelle (qu'elle soit d'ordre politique, économique ou culturelle) ne peut ni créer, ni renforcer (B, p. 110).
- 44 Ce disant, Ganivet s'insurge contre des projets en voie de réalisation autour d'une « *Union ibéro-américaine* » créée à Madrid en janvier 1885, et reconnue d'utilité publique en 1890¹⁹. Cette association avait pour objectif de recréer des liens culturels et économiques entre l'Espagne, le Portugal et leurs anciennes colonies. Une telle idée, d'après Ganivet, est un total contre-sens sur la véritable nature de la fraternité qui unit les peuples hispaniques. Il s'explique :

« Les relations entre l'Espagne et les nations hispano-américaines ne doivent pas être régies par les principes du droit international [...] Le droit international [...] est un ensemble de formules très étroit, qui ne peut contenir la réalité tout entière : il existe un droit public et un droit privé ; mais il n'y a pas de droit public inter familial applicable aux relations entre des Etats appartenant au même tronc » (B, p. 113)

- 45 Sans faire usage explicite de l'expression, Ganivet plaide déjà en faveur de la notion de « *Hispanidad* » qui fait son chemin en cette fin de XIXe siècle. Né probablement autour de 1820 en Amérique²⁰ ce mot n'entrera en force dans le vocabulaire politique qu'au moment de la défaite de 1898, quand il s'agira de recréer des liens économiques et culturels en vue de faire pièce à l'influence de plus en plus hégémonique des Etats-Unis d'Amérique. De part et d'autre de l'Atlantique des instances associatives commerciales, puis culturelles, susciteront la célébration de la date du 12 octobre 1492 et feront naître la notion de « *Hispanidad* ». Il semble que notre jeune diplomate, obsédé par une décadence qu'il perçoit comme inéluctable, anticipe largement la défaite de 1898 et se livre —il est parmi les premiers — à une ré-interprétation historique vouée à une postérité certaine. Cette ré-interprétation consiste à affirmer que le lien de l'Espagne avec ses anciennes colonies relève d'une puissance spirituelle essentielle plutôt que d'un pouvoir politique contingent. C'est sans aucun doute à l'appui de cette idée que Ganivet fait allusion au problème du pouvoir temporel du pape, pour conclure :

« Le pouvoir politique possède la force ; mais la force est une fleur éphémère. En définitive, ce qui triomphe, c'est l'idée. Et quelle comparaison peut-on faire entre un régime politique passager et un régime spirituel immuable ? » (B, p. 121)

- 46 La comparaison entre le destin colonial britannique et le destin colonial espagnol aboutit donc à l'affirmation d'une identité hispanique irréductible, fondée sur la spiritualité espagnole. À la supériorité des Anglo-saxons dans les domaines matériels s'opposerait une supériorité incontestable dans le domaine de la création des valeurs spirituelles. Don Quichotte et Robinson Crusoe sont la représentation métaphorique de cet antagonisme qui oppose Saxons et Hispaniques en une sorte de duel singulier, car toutes les autres nations sont successivement écartées avec condescendance par l'auteur. La dernière page de *l'Idearium español* fournit en effet une forme métaphorique de cette comparaison afin de conclure sans ambiguïté à la supériorité de la nation espagnole. Dans toutes les littératures, peut-on lire dans cette dernière page, on trouve un personnage qui traverse une série d'épreuves à travers lesquelles il trempe un caractère qui n'est autre que celui de sa race. L'archétype de ce personnage est l'Ulysse des Grecs. L'Ulysse espagnol est Don Quichotte. Et hors d'Espagne, seul Robinson Crusoe mérite, d'après Ganivet, d'être lui aussi comparé à Ulysse :

« Mais c'est un Ulysse aux petits pieds [...] il n'est ingénieur que pour lutter contre la nature ; il est capable de construire une civilisation matérielle ; c'est un homme qui aspire au commandement, au pouvoir « de l'extérieur » sur d'autres hommes ; mais son âme manque d'expressivité, et il ne sait pas dialoguer avec d'autres âmes. Sancho Panza, après avoir appris à lire et à écrire, pourrait être Robinson ; et Robinson, en cas de nécessité, rabaisserait ses grands airs de supériorité et se résoudrait à être l'écuyer de Don Quichotte. (C, p. 151)

- 47 Dans son dialogue avec Angel Ganivet, et dans son long dialogue avec l'Espagne et son histoire, Miguel de Unamuno propose quant à lui une toute autre interprétation de Don Quichotte. Au couple antagonique inter-national Don Quichotte/Robinson, Unamuno préférerait le couple national et familial qui associe Don Quichotte et Sancho Panza. Cette

différence d'interprétation va bien au-delà du débat littéraire. Elle montre deux façons distinctes de « *penser l'Espagne* ».

- 48 Ganivet ne met pas en question l'identité nationale et conquérante ; il pense l'avenir de l'Espagne en termes de relations géopolitiques. Quand il préconise le retrait (*'el retraimiento* » cher à Cánovas del Castillo, entre autres) c'est en utilisant la métaphore du fauve qui se tapit pour mieux reprendre ses forces. De son côté, Unamuno pense l'Espagne en termes de crise d'identité : si elle remisait ses oripeaux guerriers, l'Espagne quichottesque trouverait son identité vraie comme le fait Don Quichotte qui retrouve son vrai nom d'honnête gentilhomme campagnard (Alonso Quijano el Bueno) en recouvrant la raison.
- 49 Ces deux façons distinctes de « *penser l'Espagne* » passent conjointement le siècle, pour alimenter un débat qui mènera à la guerre civile et au franquisme.

NOTES

1. - La signature du traité d'adhésion de l'Espagne à la Communauté européenne a eu lieu quelques mois auparavant, le 12 juin 1985.
2. - Guerre d'indépendance espagnole et mouvements d'indépendance des colonies étaient, en fait, un même mouvement, mais cela, la réaction veut l'ignorer.
3. - Pierre Vilar, « Etat, nation, patrie en Espagne et en France, 1870-1914 » *Nations, nationalismes et questions nationales*, textes de Pierre Vilar réunis par Carlos Serrano, Université de Paris-Sorbonne, *Ibérica* n° 4, nouvelle série, 1994, p. 151
4. - Le 12 octobre 1936, au tout début de la Guerre civile, alors qu'en qualité de président de l'Université de Salamanque, il représente le Général Francisco Franco lors des cérémonies de commémoration de la découverte des Amériques, Miguel de Unamuno a une violente altercation avec le Général Millán Astray et des phalangistes. À la suite de cet événement, le vieux professeur est assigné à résidence et meurt quelques semaines plus tard. L'événement a été raconté par l'historien Hugh Thomas dans son *Histoire de la Guerre d'Espagne* (1961) et immortalisé à l'écran par Frédéric Rossif dans son fameux film « *Mourir à Madrid* » (1961).
5. - Il publie : *Epistolario* (1893-1895) ; *Granada la Bella* (1896) ; *Cartas finlandesas* (1896-1897) ; *La conquista del reino de Maya por el último conquistador español Pío Cid* (Roman, 1897), *Los trabajos del infatigable Pío Cid* (Roman, 1898) ; *El escultor de su alma* (Drame, posthume) ; *Idearium español* (1897).
6. - Prologue à la première édition de *En torno al casticismo* (1902), Alianza ed., Madrid, 1986, p. 8 ; « Aclaraciones previas, Salamanca, febrero 1912 » première publication du recueil *El porvenir de España. El porvenir de España y los Españoles*, Espasa Calpe, Col. Austral, n° 1541, Madrid, 1973, p. 13.
7. - Ce protocole de paix est signé en août 1898 ; le Traité de Paris fut signé peu de temps après, le 10 décembre 1898.
8. - Angel Ganivet, *Idearium Español*, (1896), introduction par José Luis Abellán, « Biblioteca Nueva », Col. « Cien años después », dirigée par Juan Pablo Fusi, Madrid, 1996, p. 15.

9. - *Ibid.* p. 22.
10. - *Ibid.* p. 16.
11. - *Ibid.* p. 18.
12. - Santos Juliá, introduction a Manuel Azaña *¿Todavía el 98 !, El idearium de Ganivet, Tres generaciones de Ateneo*, « Biblioteca Nueva », col. « Cien años después », Madrid, 1997, p. 22-23.
13. - Antonio Espina, *Ganivet, el hombre y la obra*, Madrid 1972, p. 15 (cité par J.-L. Abellán, *op. cit.* p. 22)
14. - Jacques Maurice, « Deux témoins de la crise de conscience espagnole à la fin du XIXe siècle : Unamuno et Ganivet' », *Les Langues Néo-latines*, n° 311, 1999, p. 181-204.
15. - L'édition de référence utilisée pour toutes les citations est celle de la Biblioteca Nueva : Angel Ganivet, *Idearium Español*, introduction de José Luis Abellán, « Cien años después », collection dirigée par Juan Pablo Fusi, Biblioteca Nueva, Madrid, 1996.
16. - Il va sans dire que cette typologie n'a pas d'autre objectif que de fournir un socle pour la définition d'un tempérament national espagnol exclusif.
17. - Lily Litvak, *España 1900, modernismo, anarquismo y fin de siglo*, « Latinos y anglo-zaïrois. Una polémica de la España de fin de siglo » (article publié pour la première fois dans la *Revista internacional de sociología*, Madrid, 1975), Anthropos, Barcelone, 1990, p. 155-199, p. 155.
18. - Max Nordau, *Dégénérescence*, 1894. Première publication en Espagne 1902.
19. - Guy-Alain Dugast, *Les idées sur l'Amérique latine dans la presse autour de 1900*, thèse inédite, Centre d'Etudes Ibériques et Ibéro-Américaines, Lille 1972, p. 11.
20. - Création de Francisco Antonio Zea, ambassadeur de la Grande Colombie, « Comme moyen de passer à l'émancipation sans créer de rupture fondamentale avec la mère patrie » in Inés Ospina Sanchez, *España y Colombia en el siglo XIX*, instituto de cooperación hispano-americano, Madrid 1988, p. 62-66, citée par Andrée Bachoud, « Hispanidad », *Herodote, De Gibraltar à Panama*, n° 57, 2° trimestre 1990, p. 17.

RÉSUMÉS

Angel Ganivet (Grenade 1865-Riga 1898) a longtemps été considéré – abusivement - comme le précurseur de cette « Génération de 98 » qui s'interroge, à la charnière des XIX° et XX° siècles sur l'identité de l'Espagne, son histoire et son avenir. Selon cet auteur, la « territorialité est la clé de « l'esprit des peuples ». Il reprend ainsi à son compte et transforme l'opposition entre latins et anglo-saxons. Pour Ganivet restent en lice deux conceptions du monde : celle spirituelle et quichottesque de l'Espagne et celle matérialiste et « robinsonnienne » des anglo-saxons. Cette représentation d'une identité nationale espagnole idéaliste et conquérante trouve sa source dans la pensée réactionnaire du XIX°siècle et alimente la pensée réactionnaire de légitimation des deux dictatures du XX° siècle (Général Primo de Rivera 1923-1930, Général Franco 1939-1975).

Angel Ganivet (Grenade 1865-Riga1898) has been improperly as the precursor of this « Génération of 98 » who interrogates himself at the hinge of the XIX° and XX° th centuries about the spanish's identity its history and its future. According this author, the « territoriality » is the

key of « peoples's spirit ». From this postulate he takes again at his one'own and changes the opposition between latins and anglo-saxons. Ganivet pro pounds two conceptions of the world : the first one spirituel and acting quixotically belonging to Spain and the other one being a materialist conception and « robinsonian » belonging to the anglo-saxon world. This sight of spanish national identity idealistic and conquering finds its source in the reactionary thought of the XIX° th spanish century and legitimate two dictatorships of the XX° th spanish century (General Primo de Rivera 1923-1930, General Franco 1939-1975).

INDEX

Mots-clés : identité nationale, Espagne contemporaine, Angel Ganivet, dictatures du xxe siècle

AUTEUR

MARIE-ALINE BARRACHINA

C.M.M.C. Université de Nice